

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.



"L'argent des autres." Voir p. 114.

# CANADA-REVUE

SUITE DU CANADA ARTISTIQUE

POLITIQUE — LITTÉRATURE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS

VOL. II

AOÛT 1891

N<sup>o</sup>. 8

## EMPIETEMENTS DU SENAT

Devant la marée toujours montante des scandales d'Ottawa, les tories ont enfin pris peur et se sont sentis sérieusement menacés. Ils ont compris que pour si grandes que soient l'apathie et la patience du peuple, il finirait par se réveiller en apprenant les scandales et les dilapidations qui ont eu lieu dans les ministères des Travaux Publics, du Secrétariat d'État, des Postes, de l'Intérieur.

Ce réveil du peuple devait être leur perte, et ils se voyaient déjà renversés de ce pouvoir auquel ils ont tout sacrifié, et ignominieusement chassés par l'indignation et la colère des honnêtes gens.

Alors pour se sauver, ou tout au moins pour retarder le moment du châtement, ces tories ont tenté une diversion; ils ont mis sur le tapis l'affaire de la Baie des Chaleurs. Ils avaient un double but: égarer l'opinion publique en lui donnant en pâture des faits nouveaux, scandaleux ou non, et en second lieu essayer de faire du mal au gouvernement de la province de Québec qu'ils haïssent d'une haine de corsaires depuis qu'il a tellement contribué à envoyer aux Communes une majorité libérale.

Mais cette diversion offrait de sérieux dangers. Il fallait pour la tenter un corps irresponsable, des hommes depuis longtemps façonnés à toutes les besognes.

Les sénateurs étaient là: ce furent eux qu'on choisit pour exécuter cette œuvre dont les conséquences seront certainement beaucoup plus graves que ne le voulaient ceux qui ont mis la machine en train.

Et alors on a vu ces sénateurs: les uns des invalides, les autres des incapables, la plupart des blackboulés du crutîn, tous des créatures du Grand Corrupteur, qui

les avait mis au sénat uniquement à cause de leur servilisme; on les a vus s'ériger en tribunal, saisissant pour prétexte la demande d'un bill faite au sénat par la nouvelle compagnie de la Baie des Chaleurs. Ces sénateurs ont ouvert une enquête pour savoir comment un subside voté par la législature de Québec avait été dépensé, quelles personnes avaient touché des sommes sur ce subside, et pour quelles raisons elles les avaient reçues.

Pour arriver à une preuve établissant des manœuvres scandaleuses, et surtout pour compromettre le gouvernement de Québec, ce tribunal a employé les moyens les plus iniques, a ordonné dans les banques les recherches les plus monstrueuses, s'est livré à l'arbitraire le plus excessif.

Nous ne savons rien; car cette enquête dérisoire faite par le sénat n'existe pas pour nous quant au fond de l'affaire de la Baie des Chaleurs. Y a-t-il eu *boodlage*, y a-t-il eu des *boodlers* en plus ou moins grand nombre? Peu nous importe aujourd'hui. Nous connaissons assez et nous comptons assez sur l'honnêteté du gouvernement et de la législature de Québec pour être certain que s'il y a eu des coupables, ils seront punis, dans quelque position qu'ils se trouvent, et qu'il sera fait prompt et bonne justice. Cela nous suffit pour le moment.

Mais ce que nous savons bien, par exemple, c'est l'énormité de l'acte que le sénat vient de commettre. Lui, le corps conservateur par excellence, dont l'unique mission consiste à être le gardien de la constitution, vient de se montrer révolutionnaire, vient de porter atteinte à la constitution, et a empiété sur les droits de notre Province. Car parmi les droits restreints laissés aux provinces après leur entrée dans la confédération, celui de voter les subsides et d'en

disposer à leur guise, leur a été reconnu complet et entier. Quand une assemblée provinciale a voté les subsides, nul en dehors de la Province n'a rien à y voir; nul, sous aucun prétexte, n'a à intervenir dans la disposition de ces subsides. Le gouvernement fédéral, le sénat, n'ont pas plus le droit de s'en occuper que de ce qui se passe à Washington.

C'est par cette intervention insensée que le sénat a empiété sur les droits de notre province, et a porté atteinte à l'autonomie provinciale. Le premier, il a fait une brèche à la confédération.

C'est là un acte excessivement grave. Ce qui le rend plus grave encore, et dévoile les sentiments francophobes qui animent contre nous les autres provinces, c'est que les grands journaux du pays, d'Ontario surtout, conservateurs comme libéraux, suivent le sénat et mènent une campagne des plus ardentes contre le gouvernement de Québec.

Le *Globe*, entre autres, l'ancien champion de l'autonomie des provinces, se fait remarquer par ses accusations et son excessive violence. Il ne se souvient plus des services rendus; il oublie que c'est le gouvernement de Québec et la brave population de cette province qui ont envoyé aux Communes une si belle majorité de libéraux; il trouve une occasion, qu'il feint de croire bonne, pour frapper sur les Canadiens-Français, et il s'en donne à cœur joie.

En présence de l'attitude des journaux libéraux des autres provinces qui font cause commune avec les ennemis de nos libertés, au lieu de nous aider à les défendre; en présence de cet empiètement du sénat sur les droits de notre peuple; en présence de cette atteinte portée à notre autonomie, qui, si on n'y prend pas garde, n'existera bientôt plus, notre peuple dont la liberté se trouve menacée, doit se recueillir, envisager face à face la situation qui s'aggrave, et se tenir prêt à toutes les éventualités, si sérieuses qu'elles soient.

C'est le moment des résolutions viriles, comme savent les prendre les hommes libres. Nous sommes convaincu que le gouvernement et la Législature de Québec, ainsi que notre brave population, seront à la hauteur des circonstances, et que grâce à leur fermeté nos droits triompheront.

S'il en était autrement, nous aurions à voir quelle décision nous devrions adopter.

Z

Nos remerciements à M. Arthur Lavigne, de Québec, pour l'envoi de la Marche Canadienne, composée par M. C. Bender, et dédiée à l'Hon. M. Mercier. Cette marche a été jouée au Parc Solmer par la musique de la Naïade et l'orchestre de M. Lavigne réunis, et tout le monde a entendu et admiré cette composition.

## L'ARGENT DES AUTRES

“ Les fonds publics tu palperas  
Pour les garder impunément.”

Ce commandement, d'une morale plus que douteuse, ne se trouve pas dans le Décalogue. Je l'emprunte à la constitution non écrite de nos politiciens fin de siècle.

En pays britannique, il n'est pas absolument nécessaire qu'une constitution soit formulée en termes authentiques et bien définis.

Celle de l'Angleterre est censée être composée de précédents plus ou moins contradictoires et plus ou moins recommandables. Cela lui donne un cachet d'élasticité qui permet de l'accommoder à toutes les sauces sans mettre en péril son caractère d'inviolabilité.

On ne viole pas la constitution anglaise: on l'interprète selon les caprices du moment et le tour est fait.

Chaque nouvelle interprétation constitue un précédent qui n'est pas toujours de nature à accélérer la marche du progrès.

Or, de nombreux précédents, indubitablement établis, me donnent la certitude que les politiciens de mon pays, — engeance très respectable, — ont adopté pour règle invariable de leur conduite le commandement formulé dans les deux lignes tracées en tête de la présente épître aux Canadiens.

Dans l'intérêt du grand nombre de mes compatriotes qui ne font pas partie du formidable clan des exploités, je me permettrai de leur offrir quelques conseils dictés par la prudence:

1<sup>o</sup> Il faut toujours se méfier des politiciens, car ça pourrait bien être des voleurs;

2<sup>o</sup> On doit aussi se méfier des voleurs, car ça pourrait bien être des politiciens.

Quant aux aimables industriels dont l'importance s'augmente de toute la somme des richesses qu'ils nous ont extorquées, les avertissements que je pourrais leur octroyer seraient aussi inutiles que leur intervention dans nos affaires publiques est nuisible aux intérêts de la nation.

En vain s'efforceraient-ils de sortir du bourbier immonde où leur cupidité les a enfoncés jusqu'aux oreilles, chaque coup de talon qu'ils donnent les enfouit plus profondément dans la fange de leurs turpitudes.

Un élève d'un *Sunday-school* quelconque, interrogé sur ses progrès en fait d'instruction religieuse, répondait naïvement: “ *I'm past Redemption.* ”

Il voulait dire qu'il avait dépassé le chapitre de la Rédemption du genre humain; mais, sans qu'il s'en doutât, sa réponse pouvait donner à entendre qu'il

son incurable méchanceté rendait toute rédemption impossible pour lui.

Appliquée à nos détrousseurs dans le sens indiqué en dernier lieu, la réponse de l'élève en question peint bien la situation de ces incorrigibles tripotiers.

Essayer de faire entendre raison à ceux qui s'enrichissent des dépouilles arrachées à la population honnête, ce serait perdre son temps.

C'est aux exploités que je m'adresse, à ceux qui paient les frais du système vicieux dont les pernicious effets ne sauraient être niés.

Il y a environ deux mois, j'entreprenais de signaler à mes concitoyens le danger imminent d'une déchéance prochaine que la corruption de nos mœurs politiques me faisait entrevoir.

Quelques cris de rage s'échappèrent des poitrines de quelques individus qui s'étaient empressés de se coiffer du bonnet d'âne mis à la disposition de l'espèce budgétivore, et ce fut tout.

Les organes attitrés de l'immuable routine retombèrent dans leur mutisme si favorable au succès de la conspiration du silence, et se gardèrent bien de flétrir la corruption ailleurs que chez leurs adversaires.

Cependant l'avalanche de scandales, grossie de tout les détritres rencontrés sur son passage, bondissant du sommet sur les contreforts, déracinant les chênes, ensevelissant les arbrisseaux, accélérant sa vitesse acquise, brisant tout sur son passage, s'abattit avec fracas dans la plaine, où elle vient d'éclabousser tout ce qui se trouvait à proximité.

Les événements m'ont donné raison : je le regrette sincèrement.

Comme j'aurais été heureux de découvrir que je m'étais trompé !

Malheureusement, j'ai la douleur de constater que la maladie est encore plus avancée que je ne l'avais cru d'abord.

Si l'excès du mal pouvait amener immédiatement cette réaction inévitable dont nous avons un si pressant besoin !

Dieu veuille qu'elle se produise assez tôt pour éviter l'épouvantable cataclysme qui menace d'engloutir les derniers vestiges de notre autonomie !

C'est au public qu'incombe le devoir de réagir contre les abus mis à la mode par les corrupteurs qui pullulent en haut lieu.

C'est toujours par la tête qu'un poisson commence à se gâter, nous disent certains Orientaux qui doivent s'y connaître en fait de corruption.

Il faut que les bons citoyens y mettent ordre avant que la gangrène n'ait atteint les parties non contaminées du corps social.

Déjà le mal se propage. On dirait que la nation-

neteté politique commence à déteindre sur le commerce ordinaire de la vie.

On a moins de respect qu'autrefois pour la parole donnée. La probité commerciale est en baisse.

Faut-il s'en étonner, dans un milieu où le mérite d'un homme est invariablement jaugé d'après le chiffre de sa fortune bien ou mal acquise ?

Sans doute, il reste encore des âmes d'élite qui s'insurgent contre cette tendance presque générale ; mais leur influence compte pour si peu, que les honneurs, les dignités, les postes de confiance sont devenus l'apanage exclusif de ceux qui ont de l'argent, ou qui savent se servir de l'argent des autres.

Faites un chef-d'œuvre, donnez des preuves irrécusables de votre talent, de votre intégrité, de votre désintéressement, de votre sagesse, de toutes les aptitudes nécessaires à l'homme d'état, et vous passerez pour une nullité de premier ordre si vous n'avez pas eu le soin de faire miroiter aux yeux des badauds une certaine quantité de numéraire pris dans votre propre gousset ou escamoté à vos concitoyens.

Il y a plus : les admirateurs les plus enthousiastes de vos qualités seront les premiers à rire au nez du mortel assez osé pour hasarder timidement que vous devriez être appelé à jouer un rôle dans les conseils de la nation.

Pour qu'il soit possible de songer à vous confier une charge quelconque, il faut d'abord que vous soyez bien en évidence. Or, le seul moyen de vous mettre en évidence c'est de passer pour avoir le gousset bien garni.

Comme les fortunes sont chez nous plus rares que les ambitions, il arrive très fréquemment qu'on a recours à des moyens plus ou moins avouables pour se procurer le *Sésame, ouvre-toi* des horizons politiques.

On ne s'inquiète pas de la provenance plus ou moins licite de votre richesse.

Est-elle le produit de manipulations véreuses ? Tant mieux pour vous ! On vous trouvera très habile. Vous serez beaucoup mieux noté que ces rêveurs qui passent leur temps à ergoter à propos d'honnêteté, d'intérêt public, de morale et autres vieilleries démodées qui ne sont pas du tout "fin de siècle."

Voyons ! Est-ce que j'exagère ? On se plaint tous les jours que nous manquons d'hommes ; je pourrais citer au hasard vingt noms d'hommes parfaitement connus qui ont fait leurs preuves, et que l'injustice de leurs concitoyens a complètement dégoûtés de la politique.

On ne songe pas à eux et l'on n'y songera jamais, précisément parcequ'ils ont tout ce qui devrait les recommander à la confiance des électeurs, tout, ex-

cepté l'argent des autres, tout, excepté le désir de tripoter à même les fonds publics pour l'édification des badauds et pour l'avantage pécuniaire de certains lanceurs d'affaires véreuses.

Nous ne sommes pas arrivés tout d'un coup à cet état déplorable. C'est graduellement que les entrepreneurs de travaux publics ou leurs entremetteurs se sont emparés de toute la machine électorale, de façon à avoir la haute main sur le choix des candidats.

Autrefois le vote était plus restreint. Ceux qui étaient exclus du droit de voter ne s'occupaient guère des électeurs. Les électeurs eux-mêmes, encore peu habitués au régime parlementaire, s'abstenaient en grand.

Bien mal accueilli aurait été celui qui aurait alors proposé, cyniquement comme cela se fait aujourd'hui, à un électeur de vendre son vote.

On a d'abord commencé par offrir à boire et à manger ; puis, petit à petit, on est arrivé à convaincre notre *habitant* que son vote constituait une valeur vénale, que l'achat de cette marchandise se faisait partout, et qu'il avait bien tort de ne pas faire comme les autres.

C'est petit à petit qu'on l'a rendu vénal, et la lenteur du procédé de démoralisation prouve qu'il valait beaucoup mieux que ses corrupteurs instruits à l'école des "bourgs pourris" de l'Angleterre.

Les corrupteurs eux-mêmes ne sont pas arrivés tout d'un coup au degré de cynisme qui les distingue aujourd'hui. On a commencé par risquer timidement, en petit comité, l'idée qu'il fallait *nécessairement* prélever de l'argent pour les élections, et que cet argent devait être fourni par souscriptions provenant des entrepreneurs désireux de se rattraper largement sur les gros profits des futures entreprises de travaux du gouvernement.

Maintenant on crie cela sur les toits, et le public trouve la chose toute naturelle.

Or, rien n'est plus faux que cette doctrine. Il n'est pas du tout nécessaire d'acheter les votes des électeurs.

Celui qui n'a pas assez de cœur pour donner gratuitement son vote au candidat de son choix ne mérite pas de prendre part au gouvernement de son pays.

Supposons que le vote soit restreint au nombre des électeurs qui s'intéressent à la chose publique, où serait le mal ?

Cela ne serait pas l'idéal, mais cela vaudrait mieux que d'inoculer à nos campagnes ce venin de corruption si propre à émausser complètement le sens moral notre peuple.

Certes, je préférerais de beaucoup le vote obligatoire, dût-on pour cela être obligé de multiplier nos prisons, afin d'y loger la sale engeance des corrupteurs et des corrompus, mais tant que l'insuffisance de nos lois permettrait aux criminels haut placés de se parjurer sans que le ministère public intervienne, il y aurait encore de beaux jours pour les exploités.

A force de s'enhardir dans le crime, on en est arrivé à nous piller avec un cynisme tel que, s'ils pouvaient sortir de la tombe pour voir ce qui se passe de nos jours, les grands patriotes qui nous ont légué les libertés dont nous jouissons regretteraient peut-être d'avoir tant souffert pour nous procurer des franchises dont nous abusons d'une façon si étrange.

Tâchons de retremper notre patriotisme au souvenir du désintéressement de ces hommes illustres, et rappelons-nous bien que loin d'être considérés comme une preuve d'incompétence, le désintéressement, le mépris des richesses mal acquises, l'horreur des spéculations malhonnêtes, étaient de leur temps regardés comme des qualités indispensables à ceux que les électeurs honoraient de leur confiance.

CASSANDRE.

Pendant plus d'une semaine, notre ville a été en fête, par suite de la présence dans le port de l'avis "le Bisson."

La réception faite aux marins français a été des plus cordiales et des plus sympathiques, et a profondément touché ces braves représentants de la France ; car ils ont compris par les témoignages d'estime et d'affection que notre population leur a si largement prodigués, qu'ici sur cette terre lointaine se trouvaient des cœurs battant à l'unisson des leurs, fiers de leurs succès, et orgueilleux des triomphes récents que vient de remporter leur gouvernement.

Nés sur ce continent si foncièrement démocratique, nous ne pouvons que nous réjouir de voir la République que s'est donnée la France tenir une telle place en Europe. C'est avec la République que s'est alliée la Russie, c'est elle qu'a sauvée l'Angleterre, c'est sous ce gouvernement que la France a opéré son prodigieux relèvement.

Aussi la durée de cette forme de gouvernement et l'impossibilité d'un retour prochain de la France à un régime monarchique paraissent de plus en plus certaines.

Et c'est de cela que nous nous réjouissons en Canada et c'est pour cela que, sans nous en rendre bien compte peut-être, nous avons fêté avec tant de plaisir, nous avons accueilli avec tant d'enthousiasme les marins du "Bisson."

Donc en adressant un fraternel "au revoir" à nos hôtes d'un jour, nous nous écrivons :

Vive la France ! Vive la République !

La Loterie de la Province de Québec fait parler d'elle. Deux fois de suite elle a payé \$15,000 à deux souscripteurs. Aussi sa popularité augmente en raison des sommes qu'elle paye.

## LES PROFESSIONS LIBÉRALES

Ce n'est pas seulement dans notre province que l'encombrement toujours croissant des professions dites libérales : clergé, magistrature, barreau, médecine, cause de sérieuses préoccupations, tout en étant considéré comme un véritable péril social.

La société aura toujours besoin d'hommes savants et honorables pour remplir les diverses professions libérales, mais il est pleinement évident qu'en ce moment, dans notre province surtout, l'approvisionnement des hommes de profession excède de beaucoup la demande, et que la production des hommes destinés à ces carrières est portée à un point vraiment excessif. Malheureusement, beaucoup trop de gens s'imaginent qu'un jeune homme ne serait rien s'il ne devenait pas un homme de profession, mais comme les occupations professionnelles ne sont pas illimitées, il s'en suit que les professions libérales sont encombrées et que la société doit nécessairement et sans utilité être taxée pour faire subsister les hommes de profession.

La province d'Ontario, comme la nôtre, souffre aussi de l'encombrement des professions libérales. Ses journaux discutent cette question, y cherchent des remèdes, car ainsi que nous, ils considèrent ce fait comme très sérieux et comme un véritable péril.

“ Le remède, dit le *Globe*, est entre les mains des hommes de profession et de ceux qui les touchent de près. Qu'ils cessent de jacasser sur la dignité du travail et sur les douceurs de la pauvreté; qu'ils essayent honnêtement d'améliorer le sort des travailleurs en augmentant leurs salaires, en les plaçant dans des habitations meilleures; qu'ils observent dans leur propre existence cette simplicité qu'ils font profession d'admirer; qu'ils fassent voir leur mépris du monde en faisant des associations avec les travailleurs et leurs familles, et nous garantissons que les plaintes sur l'encombrement des professions libérales ne seront plus longtemps entendues.”

Certes, nous serions heureux qu'il fut possible d'améliorer le sort des travailleurs, comme le demande le *Globe*, mais nous ne voyons pas comment cette amélioration pourrait diminuer l'encombrement des professions libérales. Ce n'est pas le moyen indiqué par notre confrère qui remédiera au mal dont nous nous occupons.

“ Le *Mail*, de son côté, prétend qu'il y a à Toronto cet été année quatre cents avocats de plus que l'année précédente. Il est hors de doute que le nombre des avocats va toujours en augmentant, et on doit par suite supposer que les nouveaux admis font des vœux afin qu'il y ait toujours assez de causes pour occuper les cours. “ Longue vie aux procès,” tel doit être le vœu, sinon le cri, des jeunes membres du barreau. Il n'est pas inutile de rappeler à ce propos l'ancienne gravure qui représentait le plaignant tenant la tête de la vache, le défendeur la queue, et l'avocat le vase à recevoir le lait, ce qui lui donnait tout le lait. Si parfois les parties obtiennent un peu plus que l'écaillé de

Phuite et que les hommes de loi ne mangent pas tout le succulent bivalve, il n'en est pas moins vrai qu'un procès n'est jamais une bonne chose. Les avocats les plus âgés, les plus riches, les plus expérimentés conseillent à leurs clients d'en arriver à un arrangement plutôt que d'engager un procès.”

Le *Mail* a parfaitement raison, cette surabondance d'avocats ne peut que faire augmenter la plaie des procès au lieu de les diminuer.

Le *Canadian Manufacturer*, l'un des journaux les plus importants d'Ontario, traite aussi cette question.

“ La surabondance existe, dit-il, pour le clergé aussi bien que pour les autres professions libérales, et cet état de choses devient très grave. Quel remède y apporter? Pour nous la seule solution pratique est de rendre la production des hommes de profession beaucoup plus difficile. Que toutes propriétés dont on se sert pour des fins d'éducation et dans lesquelles les enfants des pauvres ne sont pas nombreux soient taxées comme toutes les autres propriétés. On diminuera ainsi le fardeau des taxes qui pèse sur les travailleurs, et on excitera les jeunes gens à devenir des hommes d'industrie au lieu d'hommes de profession. Que l'État enlève les subventions données à ces écoles exclusives et qu'on laisse leur soutien à ceux qui en bénéficient. Il sera ainsi impossible à un grand nombre de jeunes gens de faire leur éducation aux dépens du public. Ne craignez rien, il y aura toujours assez d'hommes de profession pour répondre à la demande. Un sentiment plus sain régnera dans la société. Les médecins n'auront plus tant à souffrir pour avoir une maison d'apparence confortable et en imposer au public; les avocats auront moins à courir après leurs clients, il y aura un peu moins de jeunes gens recherchant des places d'instituteurs à trois ou quatre cents piastres par an; il y aura moins d'ecclésiastiques aspirant à une cure, mais il y aura dans le pays plus de bons mécaniciens, de bons ouvriers et de bons agriculteurs.

“ Cet encombrement des professions libérales et cette surabondance de production des hommes de profession sont des périls auxquels il faut remédier sans tarder.”

Ces extraits des journaux d'Ontario feront parfaitement comprendre à nos lecteurs combien cette question intéresse la province voisine.

Le remède proposé par le *Canadian Manufacturer* est énergique et prouve combien ce journal est effrayé par cette augmentation constante des hommes de profession.

Enlever les exemptions de taxes pour les fins d'éducation, retrancher toutes les subventions données par l'État aux maisons d'éducation, seraient évidemment des moyens de diminuer le nombre des jeunes gens qui vont chercher leur instruction dans ces maisons. Elles seraient en effet obligées d'augmenter considérablement leurs prix, ce qui les rendrait accessibles à un bien moins grand nombre d'enfants. Les parents qui par ambition veulent faire de leurs fils un prêtre, un avocat, un médecin, compteraient avec leur bourse et reculeraient devant la dépense. Ils se contenteraient alors de faire donner à leurs enfants une éducation ayant moins d'éclat apparent,

donnant en réalité des résultats plus productifs et surtout plus utiles pour le pays qui a surtout besoin d'industriels, de mécaniciens, d'agriculteurs.

Mais, pour atteindre ce but, il faut surtout dans notre province, modifier notre système d'enseignement. Comme nous l'avons déjà dit dans le CANADA-REVUE, l'enseignement qui est donné par des institutions religieuses, n'a en vue que de faire des prêtres. C'est le seul but que se proposent ceux qui les dirigent, aussi les élèves qui fréquentent ces institutions suivent-ils uniquement des cours classiques et ne peuvent par conséquent embrasser que les professions libérales.

Cet enseignement doit être modifié, sinon l'encombrement dont nous souffrons ira toujours en augmentant au grand détriment des jeunes gens qui se préparent ainsi une vie de tourments et de souffrances, au grand détriment surtout de notre pays, qui ne pourra se développer, et sera pour longtemps dans un état d'infériorité marquée par rapport à ses voisins.

P. DUPUY.

## LA SAINTE CHARITÉ

Il y a bien des moyens de soulager son prochain, et de répandre des bienfaits parmi nos frères souffrants et les déshérités de la fortune. Certes, les occasions de faire la charité ne manquent pas, et toute œuvre bienfaisante est méritoire en elle-même; mais quelle œuvre plus noble que celle qui consiste à donner des soins aux malades et aux malheureuses victimes des accidents nombreux qui arrivent tous les jours dans les grands centres.

Il y a quelques années, en 1878, des citoyens riches, et animés des meilleures intentions, eurent l'idée de fonder un établissement où tous les malheureux, sans distinction de race ou de religion, seraient admis gratuitement et recevraient tous les soins nécessités par leur état. Telle fut l'origine de l'Hôpital Notre-Dame. Nous sommes heureux de pouvoir ici donner les noms de ces hommes généreux. Ce sont :

MM. V. Rousselot, Alf. Larque, J. P. Rattat, M.D., R. J. Devins, C. S. Chénier, C. R., E. P. Lachapelle, M.D., M. A. L. Valois, Hon. J. R. Thibodeau, E. A. Généreux, A. Dagenis, M.D., Jacques Greni, Rev. H. A. Verreau, P. M. Gilmbeau, A. T. Brosseno, M.D., H. R. Gray, Frs. Benoit, J. O. Dupuis, J. A. Larrière, M.D., C. P. Hébert, A. Hamelin, T. Tiffin, A. G. A. Rivard, M.D., Sévère Rivard, J. Hudon, H. Moisan, A. Lamarche, M.D., Z. La pierre, S. Pagnuelo, T. Musson, C. M. Filivicauld, M.D., A. Lacoste, C. R., H. Lamontagne, C. A. Geoffron, C. K., N. Fafard, M.D., Rev. S. Desnoyers, A. Racine, F. O. Kinfret, F. E. McEale, E. Berthelot, M.D., Arthur Prévost, Jos. Comte, Benj. Goben-ky, P. P. Lachapelle, H. E. Desrosiers, M.D., Chs. Lacaille, C. Beauséjour, Vital Paradis, J. Bre. Vmet, Sev. Lachapelle, M. D., S. Lachance, Jacques Brosseau, H. C. Cadieux, Saluste Duval, M. D., J. H. Leblanc, Jos. Cadotte, Euclide Mathieu, A. A. Foucher, E. J. A. Desorme, F. Froidevaud, John Lee, L. A. G. Jacques, M. D., Chs. A. Wilson, J. B. A. Broque, E. Murphy, Victor Hudon.

Le devoir nous oblige à signaler entre tous les autres le nom de MM. E. A. Généreux, C. P. Hébert, et E. P. Lachapelle, M. D.

Lorsque les dames de Montréal se mettent à la tête d'une œuvre charitable, on peut être certain d'avance du succès, et l'Hôpital Notre-Dame doit des remerciements à ces femmes dévouées qui ont donné leur précieux concours à cette grande œuvre de la charité.

La corporation de l'hôpital se compose de membres ordinaires, de Gouverneurs à vie et de Gouverneurs élus.

Les affaires de la corporation sont surveillées par un bureau appelé *Bureau des Gouverneurs*.

Le service médical est absolument sous le contrôle d'un bureau appelé le *Bureau Médical*.

Enfin, l'administration directe, le contrôle et la régie de la corporation sont confiés à un bureau appelé le *Bureau d'Administration*.

Le Bureau Médical règle d'une manière générale et absolue la diète des malades, et fait des règlements pour la conduite des étudiants et des gardes-malades; il peut visiter et examiner la pharmacie en tout temps, et faire les suggestions qui lui semblent être pour le bien de l'hôpital.

Cinq dispensaires sont attachés à l'établissement: un dispensaire général, sous le contrôle du Bureau Médical; un dispensaire pour le traitement des maladies des yeux, des oreilles, du nez et du pharynx, sous la direction du Dr. A. A. Foucher, oculiste de l'hôpital; un dispensaire d'électricité sous la direction du Dr. A. D. Aubry; un dispensaire pour les maladies des enfants sous le contrôle du Dr. S. Lachapelle, et un dispensaire pour les maladies des femmes, dirigé par le Dr. M. T. Brennan.

Le nombre de malades traités l'année dernière à ces différents dispensaires a été de 20,968.

Outre les salles affectées aux malades pauvres, l'hôpital possède encore des chambres privées à l'usage des patients qui sont en état de payer pour les soins qu'on leur donne. Dans ces chambres privées, les malades payants ont tout le confort désirable, et peuvent se faire traiter par leur médecin ordinaire ou par tout médecin de leur choix.

Le médecin interne et ses assistants résident continuellement à l'hôpital. Ils visitent les salles des malades au moins deux fois par jour, le matin et le soir; Ils examinent tous les malades atteints de maladie grave ou urgente qui se présentent en dehors de la visite des médecins de service, et en prennent soin en attendant que ceux-ci puissent les voir.

Les sorties faites par l'ambulance se sont élevées l'année dernière à 344.

L'appel se fait par téléphone, directement à l'hôpital, et en moins de deux minutes la voiture, qu'accompagne un des médecins internes, est en route vers le lieu de l'accident.

Le public est prié de ne demander l'ambulance que pour des cas qui ont véritablement besoin, et que la demande au téléphone soit faite par une personne compétente et responsable, et non par le premier venu.

L'hôpital peut loger actuellement 20 malades dans les chambres privées et 94 dans les salles communes.

Chaque jour de l'année il y a eu en moyenne à l'hôpital 88 patients. La durée moyenne du séjour de chaque

patient a été de 20 jours, et le total de jours pour tous les malades traités a été de 33,792.

La mortalité s'est élevée année l'dernière à 92 : soit 5.6% sur le total des malades traités. Sur ces 92 décès, 4 ont eu lieu avant l'arrivée du patient à l'hôpital, 10 en dedans de 1 jour après son admission et 8 en dedans de 3 jours; abstraction faite de ces cas, la mortalité tombe à 4.3%.

Nous tenons à attirer l'attention du public sur le fait que dans tous les pays où il existe des hôpitaux soutenus par la charité publique, et surtout en Angleterre, la plus grande partie des revenus de ces hôpitaux provient de legs ou de dons extraordinaires. Ces sortes de secours à l'hôpital sont destinés à augmenter considérablement ses revenus et à assurer son existence, en lui créant un fonds de revenus fixes et permanents.

La charité de notre public n'a pas fait défaut à l'Hôpital Notre-Dame depuis sa fondation. Une grande kermesse organisée en 1883 a produit des résultats merveilleux. Des concerts donnés plus tard par des citoyens zélés ont aussi rapporté des sommes considérables. Au mois de mai dernier le grand festival au Parc Sohmer a produit au delà de \$700, en dépit de la mauvaise saison.

Les grands fabricants donnent à qui mieux mieux, et leurs employés se côtoient entre eux et fournissent leur obole; ces derniers, les humbles, sentent bien que lorsqu'un accident arrive à l'un d'entre eux, il sera accueilli tout aussi bien que le millionnaire qui paye cher pour les soins qu'il reçoit.

Ce sont toutes ces souscriptions qui ont permis à l'Hôpital Notre-Dame de faire le bien immense que nous avons constaté précédemment. Cependant, il ne faut pas que la charité s'endorme. Il faut donner pour cette noble cause : le soulagement des malades, et nous n'avons aucun doute que le public, qui comprend si bien que l'Hôpital Notre-Dame est sa propre institution, qu'il soutient; sa chose, sa propriété enfin, où il exerce un contrôle absolu par le ministère des médecins qu'il a choisis lui-même, continuera à lui accorder son généreux patronage et à encourager tous les dévouements qui se sont donnés la main pour fonder et maintenir cette grande institution : L'HÔPITAL NOTRE-DAME.

A. FILIATREAU.

On nous a amèrement reproché notre article, *La Déchéance d'un Peuple*. Nous avons cependant la satisfaction de constater que si certains esprits inquiets se sont scandalisés de notre franc parler, notre idée a été parfaitement comprise et justement appréciée par tous ceux qui n'ont pas peur de la vérité. Parmi ceux qui nous approuvent, nous sommes fier de compter le *Moniteur du Commerce*, journal indépendant, qui ne se gêne pas plus que nous ne l'avons fait, pour appeler les choses par leur nom. En outre, nous venons de recevoir de France la flatteuse invitation d'expédier une copie de l'article en question à l'un des journalistes les plus distingués de notre vieille métropole. Cela nous dédommage amplement des coups de boutoir que nous ont décochés quelques politiciens de bas étage.

## BOUQUET DE PENSEES

Un beau matin, le logis te semble-t-il monotone et triste, est-tu gagné par la fièvre des voyages? — Eh bien! boucle tes guêtres, chausse les souliers du voyageur, mais ne va pas trop loin, ne va pas au diable comme on dit si joliment! n'y reste pas surtout.

La naissance est aussi imposante que la mort; à leur approche, on sent que Dieu n'est pas loin et, tandis que mille sentiments divers s'emparent de votre cœur, et de votre esprit, on est ému comme en entrant dans le sanctuaire.

Les sentiments profonds ont des racines sans nombre qui enveloppent le cœur, le fouillent en tous sens, s'en nourrissent et absorbent du même coup défauts et qualités.

Si on retrouve dans l'amour paternel toutes les faiblesses de l'homme, on y retrouve aussi toutes les grandeurs, et c'est avec indulgence qu'il faut blâmer les pauvres papas.

A mesure que l'homme vit moins par l'esprit, il vit plus par le cœur, de sorte que l'affection des autres qui n'était qu'un hors-d'œuvre agréable, devient un aliment nécessaire.

La tendresse des enfants se gagne, se mérite; elle est une conséquence non une cause, et la reconnaissance en est le commencement.

Rien de plus sain, de plus philosophique et de plus touchant que le contact avec les tout petits.

L'estime et le respect de l'enfant pour le père se concilient fort bien avec la tendresse: on peut être bon et souriant sans abdiquer complètement et se faire obéir sans être terrible.

Il est certains mots durs et injustes, prononcés par hasard, qui restent gravés au fond du cœur des enfants, et dont ils se souviennent tout leur vie.

De combien de choses n'a-t-on pas tiré vanité, depuis que le monde est monde? on a été fier de son nez sous le roi chevalier; on le fut de sa perruque au grand siècle, et, plus tard, de son appétit et de son embonpoint. On est vaniteux de sa femme, de sa paresse, de son esprit, de sa bêtise, de la barbe qu'on a au menton, de la cravate qu'on porte au cou, de la bosse qu'on a dans le dos.

La vie n'est pas si douce qu'on s'y aventure seul; et quand le cœur est vide, le chemin est long.

De même que le malheureux qui se noie s'attache aux roseaux; de même l'homme dont le cœur se brise serre sa femme et son enfant contre lui. Il leur demande à son tour aide, protection, chaleur; et c'est chose touchante que de voir le plus fort s'abriter dans les bras du plus faible et retrouver courages dans son baiser.

GUSTAVE DROZ.

Partout les souverains bourrent leur famille d'autant plus aisément que c'est toujours le public qui paye.

FIGAULT-LEBRUN,

# CANADA-REVUE

REVUE MENSUELLE

dévouée à la politique, à la littérature, aux beaux-arts,  
et à l'éducation.

PRIX DE L'ABONNEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

312 RUE CRAIG, MONTREAL.

Téléphone Bell 6826

BOITE 324 B. P.

A. FILIATREULT,

EDITEUR.

## DETTE DE HAINE.

PAR GEORGE OHNET.

Cette œuvre puissante du fécond romancier vient d'être livrée à la publicité. Nous avons en magasin un certain nombre d'exemplaires. Les personnes qui ont lu les œuvres de George Ohnet ne manqueront pas de se procurer cette dernière. Prix 95 cents.

### ŒUVRES DE GEORGE OHNET,

à 90cts. le volume.

Serge Pamine.	Le Maître de Forges.
La comtesse Sarah.	Lise Fleuron
La grande maraîchère	Les dames de Croix-Mort
Volonte.	Le docteur Rameau.
Dernier amour.	Noir et rose.
L'ame de Pierre.	

## CATALOGUE ILLUSTRE

DE

## PEINTURE ET SCULPTURE

Salon de 1891.

PRIX : \$1.00.

Les personnes donnant des commandes par la poste sont priées d'envoyer 5 cents en timbre pour l'expédition.

S'adresser à

**A. FILIATREULT,**

312 rue Craig,

Boîte 324 B. P. Montréal.

Mlle Victoria A. Cartier, autrefois organiste de Sorel, et maintenant à Saint Louis de France, est définitivement fixée à Montréal. C'est une bonne fortune pour les parents qui sont à la recherche de professeurs sérieux. Mlle Cartier donnera des leçons de piano et d'orgue au No. 340 rue Dorchester, Montréal.

## BIBLIOGRAPHIE

### "FEUILLES VOLANTES"

PAR LOUIS FRÉCHETTE

J'ai relu deux fois ce charmant volume de poésies que la maison Granger Frères vient de livrer à la publicité. C'est un recueil de pièces exquises, vrais bijoux littéraires, enclâssés d'abord séparément, réunis plus tard, puis délicieusement assortis dans un superbe écriin.

La presse périodique, comprenant enfin qu'elle a intérêt à se procurer la primeur de semblables productions, avait trouvé moyen de s'emparer de la plupart de ces poésies et de les publier à mesure qu'elles jaillissaient du cerveau inspiré de l'auteur.

C'est ainsi que le CANADA-REVUE entre autres, m'a fourni l'occasion d'admirer, il y a plusieurs mois, d'excellentes choses que je retrouve avec plaisir dans les *Feuilles Volantes*.

Il est évident que ces jets subits d'inspiration, ces rapides envolées à travers les régions parnassiennes, n'ont pas été le résultat d'un plan arrêté, ayant pour but la publication du volume qui vient de paraître.

Sans l'avoir prévu, Fréchette s'est trouvé tout à coup en possession de tous les matériaux nécessaires à la construction d'un édifice élégant et il a bien fait de le construire.

Cela forme un tout harmonieux, homogène.

De l'ensemble du volume ressort une grande pensée philosophique nettement exposée dans les quatre premiers chants de l'ouvrage, consacrés à J. Bie. de La Salle et ayant pour titre *Reims, La Vision, Dix-Neuvième Siècle et Rouen*.

Cette idée à la fois religieuse et philanthropique déteint sur tout l'ouvrage en dépit de la diversité des sujets qui y sont traités. La note dominante exprime bien l'intime conviction que l'union de plus en plus étroite entre la religion et la science est l'unique moyen de conjurer les maux qui menacent la société.

La diffusion de l'instruction pratique, fournissant au plus humble des croyants les moyens de lutter avantageusement dans l'arène du progrès avec le positiviste le plus instruit d'une école exclusivement utilitaire, voilà l'idéal que l'auteur poursuit et qu'il nous montre parfaitement réalisable en nous faisant toucher du doigt les consolants résultats obtenus grâce aux efforts de La Salle et de ses disciples.

Je voudrais pouvoir citer en entier *La Vision*, tableau saisissant des désordres et de l'irrégion que le funeste exemple des cours avait mis à la mode et qui ont eu pour conséquence les horreurs de la Révolution française.

L'œuvre de La Salle n'avait pas eu le temps de produire ses heureux effets. Le peuple était encore plongé dans l'ignorance, ce qui ne l'a pas empêché de se livrer à tous les excès, l'obscurantisme n'ayant jamais été un préservatif contre les mauvais instincts, quoi qu'en disent les aimables moralistes qui voudraient nous rejeter dans les ténèbres du Moyen-Age.

Dans *La Vision*, La Salle a entrevu ces futurs malheurs. Le poète y revient dans le chant du *Dix-neuvième Siècle* (d'où j'extraits les strophes suivantes, qui sont loin d'être les

plus belles de la pièce, mais qui résument bien la pensée-mère dont j'ai parlé :

Tout ce sombre avenir né des anciens servages,  
Comment paralyser ses terribles ravages ?  
Devant tout culte anéanti,  
Infaillible signal des vastes décadences,  
Comment mettre une entrave aux finesses tendances  
De l'esprit humain pervers ?

Et ces masses chez qui tout noble esprit s'altère,  
Comment les arracher au morne terre à terre  
De leur instinct matériel ?  
Comment leur relever la tête ? Cette face  
Où la divine empreinte à chaque instant s'efface,  
Comment la tourner vers le ciel ?

Par quels moyens tenter la tâche colossale ?  
Que faire ?... — J'instruirai le peuple ! dit La Salle.  
Oui, chez ces générations,  
Dont l'âme se révolte et dont le cœur se ferme,  
Avec l'esprit chrétien j'ai semé le germe  
Des hautes aspirations ! —

Dans le quatrième chant, le poète salue trois statues représentant Bonaparte, Cornille et La Salle. Voici la conclusion :

La Salle, — que les sots ou les ingrats sourient ! —  
Quel est l'homme, de cœur de progrès et de foi  
Qui ne te bénirait en voyant, grâce à toi,  
Quatre cent mille enfants qui lisent et qui prient ?

Et cependant, que sont tous ces bienfaits présents ?  
Dans notre monde en proie aux folles aventures,  
Ceux qui te béniront sont les races futures,  
Ce seront nos neveux, dans deux ou trois cents ans !

Car ce sera ta gloire incomparable, ô juste !  
De voir grandir sans fin le fruit de tes travaux...  
Ne va rien envier à tes deux grands rivaux :  
Leurs noms sont éclatants, mais le tien est auguste.

Tu fis l'humanité meilleure ! — Et c'est pourquoi,  
Devant leurs piédestaux dont le faste émerveille,  
J'ai salué du front Bonaparte et Cornille...  
Et plié le genou devant ton bronze, à toi !

Je me suis peut-être étendu un peu longuement sur ces quatre premiers chants qui constituent la pièce de résistance du volume. Les autres sont d'un caractère tout intime.

Il y aurait tant à dire qu'il est difficile de rendre justice à un pareil ouvrage dans le cadre restreint d'un article de journal, et je sens déjà que je vais être obligé de sacrifier beaucoup de citations que je me proposais d'offrir à mes lecteurs.

Au bord de la Creuze, *Le Pellerin*, *La chapelle de Bethléem*, *Le bonhomme Hiver*, *Vers luisants* et *La Loustane*, peuvent être cités comme des modèles du genre descriptif.

L'Espagne est un énergique cri d'indignation qui flétrit les insulteurs du roi Alphonse XII. L'auteur évoque en termes émus toutes les anciennes gloires de la patrie du Cid. Son éloquent plaidoyer se termine par les vers suivants :

Oh ! non, vaillante Espagne, en ces hideux excès,  
Je ne reconnais point le noble sang français.  
Ce n'est pas là non plus la République fière  
Qui disait à chacun des peuples : Sois mon frère !  
Au-dessus de ce tas d'ignorants dévoyés,  
Fanarchistes jaloux et peut-être... payés,  
Dans d'autres régions on voit plorer la France.  
Celle-là sut toujours prêcher la tolérance ;  
Et — même auprès d'un roi, fût-il monstre et payen, —  
Dans ses devoirs envers l'hôte et le citoyen,  
Si la France mentait à son rôle historique,  
Nous saurions protester, nous, Français d'Amérique !

La note pathétique domine dans les pièces suivantes : *A quinze ans*, *Stances à Mgr le chanoine Boucher*, *A Mlle Hectorine Duhamel*, *Messe de Minuit*, *La Poufée*, *Le premier de l'an*, et *Première Communion*.

Rien de plus ennuyant que certaines strophes placées à la fin d'un morceau pour vous attendrir davantage juste au moment où votre sensibilité semblait épuisée à force de surexcitation. Fréchette excelle à trouver le *clou* d'une situation touchante. J'en trouve un exemple frappant à la fin de la charmante pièce ayant pour titre *La Poufée* :

Ce soir-là même, ayant vu pleurer la petite  
En songeant à Noël, il était sorti vite,  
Et le cœur gros, avait à mainte porte osé  
Mendier un cadeau qu'on avait refusé...

— C'est pour elle, Monsieur, oui, pour ma sœur mourante  
Que j'ai volé, dit-il, d'une voix déchirante ;  
C'est la première fois !

Et l'enfant, à ces mots,  
Se cacha le visage, et, fondant en sanglots,  
S'affaissa lourdement sur la banquettes infâme.

Et je sortis, plaignant dans le fond de mon âme  
Les juges — leur devoir veut quelquefois cela —  
Condamnés à punir de ces criminels-là.

Le genre de Fréchette est connu autant qu'il peut l'être et c'est peut-être un peu osé de ma part que de me permettre de le juger.

Dire que c'est le premier prêtre du pays, ce ne sera pas nouveau. Personne ne me saurait gré d'une pareille découverte. Dire le contraire ce serait mentir.

Mais si son incontestable mérite n'avait pas forcé les portes du Panthéon, si son talent n'avait pas été consacré par la plus haute autorité littéraire de notre époque, combien de prétendus juges en la matière en seraient encore à lui reprocher ses tendances politiques comme contraires aux règles de la versification ?

N'a-t-on pas vu tout récemment un idiot lui reprocher d'avoir écrit *Le Pellerin* avec deux *l* ? tant il est vrai qu'il faudrait toute une légion de disciple de La Salle pour décrocher l'intelligence de certains *pseudo* littérateurs.

Et quand je me rappelle que des gens de cette force-là se rengorgent sous les palmes académiques qui les écrasent, je me sens disposé à juger chacun selon ses œuvres sans m'occuper des vaines distinctions honorifiques.

Si elles sont méritées, je les respecte ; si elles ne le sont pas, elles ne me disent rien. Si j'hésite à juger Fréchette ce n'est pas parce que son talent a été reconnu. S'il ne l'eût pas été il n'en existerait pas moins. Je n'ai pas grand mérite à dire ce que tout le monde pense.

En ce qui concerne sa supériorité, nous sommes tous d'accord, mais il me semble à moi que son genre se modifie pour le mieux même depuis que ses *Oiseaux de Neige* et ses *Fleurs Berécades* lui ont valu la couronne académique.

Son talent s'est mûri, son bagage d'érudition s'est accru davantage, son esprit a acquis plus de souplesse et ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il possède à fond son instrument.

La lyre qu'il toue avec tant de virtuosité, n'a plus de secret pour lui. Sa phrase coule sonore, limpide et harmonieuse. Sa rime est riche, pas cherchée, naturelle. Vous saisissez toute sa pensée.

Il a fouillé le cœur humain dans ses replis les plus secrets, il a étudié dans le grand livre de la nature, s'est imprégné de cette poésie universelle que le cœur comprend toujours mais qui s'exprime très difficilement même lorsqu'on emprunte le langage des dieux.

Il a plus de loisirs qu'autrefois, et loin de s'être blazé, désillusionné et ankylosé par l'âge, son sens poétique s'est développé. Il est resté assez rêveur pour être encore poète. Il a acquis assez d'expérience de la vie pratique, pour être un penseur profond. Ces deux qualités se complètent l'une par l'autre. Il les possède en dose suffisante. Si vous en doutez, lisez les *Fruités Velatus* et vous m'en direz des nouvelles.

REMI TREMBLAY.

### " L'AMOUR DE JACQUES "

Voici un livre qui sort du cadre ordinaire du roman en vogue. A force de chatouiller la curiosité morbide d'un public névrosé, les romanciers en sont arrivés à ne plus savoir ou dénicher une sensation nouvelle qui n'ait pas encore été éprouvée jusqu'à satiété.

Le gouffre des passions malsaines a été sondé jusqu'en ses plus obscures profondeurs et la bête humaine n'est pas encore satisfaite. Ne serait-il pas temps de s'adresser à l'âme plutôt qu'aux instincts, au cerveau plutôt qu'au cerveau?

M. Charles Fuster, l'auteur de *L'Amour de Jacques*, répond dans l'affirmative en nous offrant un volume qui nous montre le bonheur dans le sacrifice, la victoire dans le renoncement à soi-même et la satisfaction suprême dans l'application de la grande loi de charité.

Les modèles qu'il nous met sous les yeux peuvent être au-dessus de la compréhension du vulgaire; ils n'en sont pas moins consolants puisqu'ils nous prouvent la possibilité de pousser le désintéressement jusqu'à l'héroïsme le plus méritoire par cela même qu'il est le plus obscur.

La préface que nous reproduisons ci-après donnera au lecteur une idée de l'esprit qui anime cet excellent ouvrage.

A MON FILS JACQUES.

A toi, mon cher petit Jacques, encore tout fièle dans ton berceau, je dédie ce roman à un autre Jacques.

Tu le liras plus tard, sans doute; tu n'y trouveras que de braves comtes; j'espère que tu t'y intéresseras, et je te dis tout le contraire de ce qu'en disait, il y a cinquante ans, aux petits de ton âge; je te dis: "Sois romanesque!"

On nous a fait la vie plate, et le bien plus ennuyeux encore, plus laid et plus triste que le mal. Comme Tartarin desabuse, Don Quichotte revenu

de tout, nous exagérons à rebours; parce que nos pères ou grands-pères furent des romantiques un peu échevelés, nous tenons à être plus raisonnables que la raison; nous bâillons devant nous-mêmes et le spectacle de notre vie. On nous menace de fils qui feront des chiffres et consulteront la cote presqu'en naissant. C'est le cas ou jamais de modifier l'éducation qu'on leur donne; et, au risque d'être pris pour un père dément, je t'apporterai, dès tes treize ou quatorze ans, des romans à lire. Heureux si, au lieu de compter toujours et de raisonner, tu rêves un peu et tu aimes! Tu te tromperas quelquefois, tu perdras du temps, tu auras des amourettes de tête, des désillusions, de grosses larmes; mais tu vivras, mon petit Jacques, au lieu d'être un casier mécanique ou un registre à ressorts. Et, comme le Jacques dont je parle dans ce livre, — un Jacques auquel je te souhaite de ressembler, — c'est par l'exaltation de la bonté, c'est par un instant de sublimé et folie, mon tout petit, que tu deviendras un homme.

C. F.

Lisez *L'Amour de Jacques*.

LETTRE DE PARIS

## LA MARINE FRANÇAISE EN RUSSIE

PARIS, le 15 Août 1891.

MON CHER DIRECTEUR,

Les dépêches vous ont déjà fait connaître les fêtes auxquelles a donné lieu la présence de l'escadre française à Cronstadt.

Elles vous auront dit aussi les manifestations de sympathie que tout le peuple russe a prodigué à nos braves marins et à la France.

Jamais, on peut l'affirmer, le gouvernement du tzar et son peuple n'ont fait à des représentants d'une puissance étrangère une réception aussi cordiale. C'est un fait incontestable et d'une haute portée.

Les sentiments communs qui depuis longtemps poussaient les deux peuples l'un vers l'autre, l'intimité qui existait déjà entre les deux pays sont devenus plus forts et la visite de l'escadre française a été la sanction tacite d'une union virtuelle entre les deux gouvernements.

Qu'il y ait ou qu'il n'y ait pas encore de traité signé entre la Russie et la France, peu importe. On peut dès aujourd'hui affirmer que l'entente est complète et que l'alliance est conclue.

On en a donné pour preuve le télégramme suivant envoyé par le tzar à M. Carnot, après le banquet de Peterhof:

"La présence de l'escadre française à Cronstadt est une nouvelle preuve des liens de sympathie qui unissent la France à la Russie, et je tiens à vous dire que je m'en réjouis."

Les mêmes assurances se répètent dans une récente réponse d'Alexandre III à un message envoyé par le maire de Cherbourg à la tzarine, à l'occasion de sa fête.

Et cette alliance, cette entente n'existent pas seulement entre les gouvernements — comme c'est le cas pour la Triple Alliance — elles existent dans toute leur intensité entre les Russes et les Français qui s'estimaient, s'aimaient et comptaient les uns sur les autres bien avant que leurs gouvernements ne se fussent mis d'accord.

En France, on sera d'autant plus heureux de se trouver les alliés de la Russie qu'on a une dette de reconnaissance à lui payer. On n'oublie pas chez nous les services rendus, et on se souvient toujours avec la plus vive émotion que c'est grâce à l'empereur de Russie que l'Allemagne ne nous a pas envahis de nouveau peu après l'année terrible, en

1875, alors que nous étions épuisés, désarmés et incapables de nous défendre.

Les résultats de l'entente franco-russe sont nombreux : il y en a qui sont si évidents que tout le monde les voit, mais il y en a d'autres qu'on ne fait encore que pressentir et dont mon confrère du *Figaro* fait un exposé intéressant :

« Il est certain, par exemple, que ce qui vient de se passer à Cronstadt aura une influence sur la politique des puissances triplement alliées ; et les conséquences seront immenses. Il y a des gens qui voient à bref délai un rapprochement, ou plutôt une détente, dans les relations de l'Autriche et de la Russie.

« Depuis que la Triple Alliance existe, c'est l'Allemagne qui fait la politique étrangère de l'Autriche. Le prince de Bismarck avait fait croire au cabinet de Vienne — et malheureusement les faits lui ont donné raison pendant un certain temps — que rien ne se faisait en Europe que par l'Allemagne. Les choses en arrivaient à ce point que les dépêches diplomatiques de la chancellerie autrichienne passaient par Berlin avant d'être envoyées à destination. Sous le règne du prince de Bismarck, les incidents de frontière austro-russe prenaient de l'importance ou n'en avaient aucune, selon l'humeur ou les volontés de l'ermite de Friedrichsruh. L'Allemagne n'avait que rarement des difficultés avec la Russie ; mais le chancelier avait-il besoin d'un incident pour effrayer le Reichstag ou pour impressionner l'Europe, l'Autriche était là, et qu'elle en eût envie ou non, il fallait bien qu'elle marchât, c'est-à-dire qu'elle envoyât des notes.

« Il ne faudrait pas croire qu'on fût très enchanté à Vienne du rôle qu'on était obligé de jouer, mais il fallait bien marcher, puisque rien ne se faisait en Europe que par l'Allemagne. Depuis la retraite du grand chancelier, la confiance avait peut-être diminué, mais le pli était pris et on se disait au Ball-Platz que la politique allemande était toujours aussi forte. Ce qui vient d'arriver à Cronstadt est de nature à détruire quelques illusions, et par conséquent à changer les rapports qui existent entre Berlin et Vienne. M. de Caprivi n'est pas le prince de Bismarck, et le prince de Bismarck lui-même aurait peine à faire croire que l'entente franco-russe a été faite par l'Allemagne et pour l'Allemagne.

« L'Autriche qui ne s'est accrochée (à son corps défendant) à l'Allemagne que pour avoir la paix, ne comprendra-t-elle pas qu'elle pourrait la trouver (et beaucoup plus solide) dans une autre politique ? N'aura-t-elle pas assez du rôle qu'on lui fait jouer ? Et les scènes qui se sont passées dans la rade de Cronstadt n'auront-elles pas pour résultat d'ébranler la Triple Alliance, et surtout de changer les rapports qui existent entre l'Allemagne et l'Autriche ? Voilà ce que l'on se demande à Vienne, où l'on n'est pas sans être un peu inquiet des manifestations panslavistes qui ont lieu tous les jours dans toutes les parties de l'empire. On a dit souvent et avec raison qu'à Sadowa les Autrichiens avaient perdu la bataille et que la France avait été battue : on pourrait peut-être dire avec autant de raison qu'à Cronstadt l'entente franco-russe a été faite et l'alliance austro-allemande ébranlée. »

Un résultat des fêtes de Cronstadt a été de rendre nos bons amis les Anglais stupéfaits de l'accueil enthousiaste fait à nos marins. Ils n'en reviennent pas, et ne peuvent comprendre que le tzar, considéré jusqu'ici comme le gardien fidèle du principe monarchique en Europe, ait pris une telle attitude à l'égard d'un gouvernement républicain.

Avec leur esprit pratique, ils en ont vite tiré la conclusion qu'en présence de la France unie à la Russie, il ne serait pas prudent pour eux de se lier avec l'Allemagne, et que ce qu'ils avaient de mieux à faire, c'était de rester dans une sage neutralité.

C'est pour affirmer cette neutralité qu'ils vont faire à notre escadre, quand elle arrivera à Portsmouth, une réception plus chaleureuse encore que celle dont elle a été l'objet en Russie.

L'alliance avec la Russie n'est pas une idée nouvelle dans la politique française, seulement cette alliance a été retardée de soixante ans.

Dans les dernières années du règne de Charles X, un projet d'alliance entre la France et la Russie avait été étudié et soigneusement élaboré. L'Angleterre en avait eu connaissance et s'en montrait justement inquiète, aussi voyait-elle de bon œil ceux qui conspiraient contre le vieux roi.

Si la révolution de juillet n'était venue renverser la monarchie des Bourbons, l'alliance franco-russe eût été faite dès 1830.

C'est sous la troisième république, sous la présidence de M. Carnot, que ce patriotique projet des ministres de Charles X reçoit son exécution.

HENRI MARCAS.

Même chez les sauvages, l'hospitalité est reconnue, et nous demandons l'introduction dans nos maisons d'éducation d'un *Cours de Civilité puérile et honnête*, afin que les journalistes des futures générations ne commettent pas les inconvenances que l'on a pu lire dans certains journaux de Montréal et de Québec au sujet de la réception de Tourouvre. Tous les journalistes, amis, et ennemis politiques, ont été reçus avec la plus parfaite courtoisie, et leur hôte devait s'attendre, au moins, à la politesse qui doit régir les gens supposés bien élevés et non à des incongruités semblables à celles que la *Minerve* et le *Courier du Canada* se sont permises.

M. l'abbé Bourduas, maître de chapelle à Notre-Dame, demande des chanteurs et des maîtres de chapelle pour nos églises, et il suggère divers moyens d'arriver à un résultat, excepté le seul moyen pratique. Aussi longtemps que l'on s'obstinera à donner des salaires dérisoires à ceux qui veulent bien accepter une position de maître de chapelle, on n'aura que des incapables. Quant aux chanteurs, payez, M. Bourduas, et vous en aurez plus que vous pourrez en utiliser.

Nos abonnés sont priés de ne pas nous oublier. Il y a deux mois nous avons expédié six cents comptes d'abonnement. Bien peu ont répondu à notre appel, et c'est pure négligence. Si vous voulez contribuer d'une manière efficace au soutien d'une revue essentiellement française et canadienne, rédigée par les meilleurs écrivains du Canada, l'unique moyen de le faire est de payer votre abonnement et de le payer vite. C'est tout ce que nous vous demandons,

## LES CANADIENS AUX ETATS-UNIS

Si les dernières statistiques sont exactes, il y a aux Etats-Unis un bon million de Canadiens Français. Au Canada on n'en compte qu'un million et demi. C'est pourquoi, dans leur mystérieuse logique, dont la sonde de l'analyse ne peut atteindre les profondeurs, certains journalistes français superlativement améliorés prétendent que tout est bien.

Nous n'essayerons pas, pour le moment, de remonter le cours difficile de leurs déductions biscornues ou subordonnées aux suggestions des braves Anglais intéressés à la dépopulation de la province québécoise.

Peut-être, en effet, ne sommes-nous en présence que d'un certain nombre d'inconscients en puissance d'hypnotiseurs politiques.

Une tête de clou brillante peut endormir les sujets d'élite; mais cet objet n'est pas à comparer aux pièces d'or dont les moindres sont souvent irrésistibles...

Et de ces pièces, le seigneur et les contribuables savent si nos bons politiciens en possèdent!

Evidemment, les Canadiens-Français qui sont aujourd'hui sur le territoire de l'oncle Sam ne partagent pas ou n'ont pas partagé l'opinion des écrivains optimistes.

Quelques-uns d'entre eux, il est vrai, regrettent d'avoir abandonné le Canada, comme nous le prouvera un de ces quatre matins le journal de Sir Hector, en publiant plusieurs milliers de lettres remplies de jérémiades et de phrases patriotiques.

Nous ne mettrons pas en doute l'existence de ces épîtres. Tout homme qui a voyagé connaît le spleen.

Il y a quelques années on a transporté à Paris une dizaine d'Esquimaux, qui, à peine arrivés au Jardin d'Acclimation, se sont mis à pousser des soupirs à fendre les pierres. Ces braves gens s'ennuyaient. Ils pleuraient la patrie absente. Leurs quelques frépents de neige et de glace (merci-Voltaire!), leurs huttes chaudes et empuantées, les jolies filles du clan, le phoque fumé, le nawal, le veau marin, le kotluk apparaissaient brillants au milieu de leurs rêveries.

On a édifié en Europe plusieurs nègres africains. Dès que la liberté leur a été rendue, ils ont repris le chemin de la forêt natale, pressés de respirer les émanations mortelles des marais paludéens. Fatigués du pain de blé, leur estomac avait lam de manioc.

À l'étranger, l'Anglais regrette les brouillards de la Grande-Bretagne et les fluettes missées dont les dents jaunes rappellent le clavier des antiques épinettes.

L'Allemand ne peut penser, sans verser un pleur, aux imposantes saucisses, à la bière de son pays, aux coups de cravache et aux soufflets de ses supérieurs militaires.

L'Espagnol gémit au souvenir de la *olla podrida*, du *puchero*, des *senoritas* enchanteresses et du soleil brûlant de sa terre inculte.

Le sujet d'Hubert languit lorsque l'immarcescible azur du ciel italien n'est pas au-dessus de sa tête.

Le Chinois n'abandonne jamais l'espoir de retourner un jour, vivant ou mort, dans le Céleste Empire.

Bref, il n'est aucun voyageur qui ne préfère son pays natal — au moins par intermittence — à celui où il se trouve. On croque les mœurs, les coutumes, les lois, le langage du peuple qui vous donne l'hospitalité.

De quelque nationalité que l'on soit, les étrangers vous paraissent toujours un tant soit peu ridicules, arriérés ou barbares. On s'estime supérieur au voisin. Telle est la nature humaine.

On n'admire, on ne prend pour modèles que les nations disparues.

Pourquoi le Canadien-Français ne suivrait-il pas la règle générale?

Pourquoi, dans ses moments de *spleen*, ne se soulagerait-

il pas en exhalant ses plaintes, en formulant ses griefs, en manifestant son amour pour la patrie, en chantant les beautés du Canada, surtout s'il est prié de le faire, et s'il nourrit le doux espoir de voir sa prose étalée dans un journal?

Seuls les voyageurs blasés, et jugeant d'après leur raison propre, seront insensibles à cette sollicitation. Les novices dont elle charoillera la vanité et flattera les sentiments innés ne lui résisteront pas.

Certes, les doléances de quelques-uns ne seront nullement dénuées de fondement.

Aux Etats-Unis certains Canadiens-Français sont malheureux.

Il n'y a pas de pays de Cocagne.

Ces gens ont émigré avec l'espérance d'améliorer leur position. Ils n'ont pas réussi. C'était écrit.

Mais combien d'autres sont ici dans une situation relative qui végétaient là-bas?

En ce pays les bras, l'intelligence, le courage peuvent être employés avec profit, parce que les capitaux "américains" sont entre les mains d'hommes entreprenants, et ne se rouillent pas dans les coffres.

Le Progrès poursuit sa marche sans être obligé de lutter contre une multitude de macrobiens. On lui déblaye le chemin; à son approche est comblée cette fameuse "ornière de la routine," dans laquelle, en d'autres lieux, on aime tant à se vautrer.

Voilà pourquoi la Grande République attire tant de monde.

Il est naturel qu'une nation déplore le départ de ses enfants, quelle que puisse être leur condition à l'étranger, et cherche à les retenir dans son sein par tous les moyens dont elle dispose.

Au Canada on s'est servi presque uniquement, dans ce but, de phrases patriotiques. C'est peu, surtout pour les lettrés.

On a aussi répété, en se basant sur la critique des mécontents, et en employant toutes les périphrases possibles que Béhémoth régnait aux Etats-Unis en maître absolu; on a débité sur le compte des "Américains" des calomnies sans nombre.

Et c'est une injustice d'autant plus criante que les diis "Américains" sont tout-à-fait irresponsables de l'exode des Canadiens. Ils les ont simplement accueillis avec bonté, comme ils accueillent les autres immigrants.

Cependant, aucune plainte ne s'est échappée de leurs lèvres. Ils ont dédaigné de punir les oiseaux qui ont souillé leur nid.

Au lieu de débâter contre eux, il serait préférable de protéger la classe fournissant à l'émigration son plus fort contingent, afin de l'attacher au sol.

Cette classe est celle des cultivateurs.

Or, quelle protection lui a-t-on donnée?

On lui a fourni de bons conseils.

Dans la province de Québec on a fondé le Mérite Agricole, destiné à faire naître une émulation avantageuse.

Aux pères de douze enfants on a concédé cent arpents de terre.

La liste n'est pas longue.

Quand il s'agit de venir en aide au cultivateur en réduisant les taxes qui l'écrasent, en rendant son travail plus rémunérateur, la majorité fait la sourde oreille.

Exemples frais: les questions du sucre d'érable et des ficelles.

M. de Malesherbes a écrit une phrase dont les gouvernants canadiens devraient se rappeler: "Le peuple qu'on accable d'impôts finit par n'en plus payer."

LOWELL, Mass., Août 1891.

LÉON FAMELART,

FEUILLETON

## LES SIX MONSIEUR DUBOIS

(Suite)

Ce conseil fut pris en considération.

On déclara qu'on y reviendrait, ce qui remplit l'âme de Théodore des mille et une douceurs de l'orgueil cha toutlé.

L'avocat Rigobert obtint la parole ; pour cette fois il négligea l'accent :

-- Légalement, déclama-t-il ; il ne fallait pas sortir de la légalité.

Le cas était spécieux, épineux, délicat, comminatoire...

Marie était mineure, parce qu'elle n'avait pas vingt et un ans...

Or il est avec le Code des accommodements : la loi plie, mais ne rompt pas...



On ne devait violenter en rien la jeune fille, mais presser habilement sur ses décisions, la guider en ayant l'air de la suivre, et l'amener à renoncer d'elle-même à ses amours d'enfance.

Pourquoi ne pas user de la perfidie ? Tous les moyens sont bons quand le but est honnête...

Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose.

Si on l'accusait, lui, Rigobert, d'avoir volé les tours Notre-Dame, il commencerait d'abord par prendre la fuite.

Donc — conclut-il dans une péroraison magistrale — donc, inventons sur Didier d'épouvantables histoires... peignons les sous des couleurs exécrables, racontons qu'il a massacré et coupé par morceaux son oncle vénérable pour en hériter d'une façon plus rapide.

Soyons coquins, canailles, — la passion excuse tout, — que dis-je, excuse ? ennoblit, grandit, idéalise tout...

Si le faut, dans un mois, nous affirmerons que Didier est mort sur la guillotine en blasphémant les dieux !

Et Marie maudira jusque dans le souvenir cet homme malencontreux qu'elle aimait jadis, faute d'autres, parce qu'elle ne nous connaissait pas encore, et qu'un cœur de seize ans est facile à tromper !

Quelques scrupules s'élevèrent, et cette motion satanique n'obtint pas le succès qu'elle méritait.

Florimond s'exprima dans sa langue imagée.



-- Bons cousins, vos oreilles me soient propices et que vos sagesse m'entendent !

Dans l'idéal attend des excessives chimères, seule la poursuite urge et le reste indiffère.

Partons donc d'une aile sûre, en plein dans l'inondable éther des inconnus successifs, vers les îles d'or à découvert pour y gîter nos rêves.

Comptons avec l'utile raison qui fait l'éternelle robur dans les évolutions quelconques du globe sultimaire.

L'amour, fantasque atôme, mais crochu s'il en fut, ne naît, ne vit, ne dure que par la comparaison, le sempiternel parallèle entre l'élu et les ambiants ; car, qui dit amour dit sélection, n'est-ce pas ?

Tantôt, moi, d'idées à vous semblable, je souhaitais au tréfonds de mon être complexe ne jamais retrouver cet

obsédant Didier, fantôme de hantise, trouble-fête damocéen...

Comme vous, j'errais dans les remous vertigineux des irrationnels écarts et des ployables méprises.

Il faut, au contraire, chercher Didier, au besoin l'inventer, le ramener, coûte que coûte.

Quand la divine Marie — magicienne adorable, enchantresse béate à qui mes chants s'adressent — quand Marie verra ce héros de son rêve au milieu de nous, orson parmi les cygnes, elle jugera, comparera, reconnaîtra son erreur, et l'élu d'hier disparaîtra, pitoyablement noyé dans la gloire souveraine des attractifs ambiants.

Quel est celui de nous qui ne se vante, par ses qualités impétueuses, ses grâces spontanées, d'éclipser cet éphémère, mou de corps et d'âme, ce falot personnage, éphémère, illusoire et purement suggestif ?

Voici, sans périphrases, mon sentiment exprès, absolu dans sa nudité primordiale, son ingénuité de conception soudaine... je le livre à vos lucides cervelles ; pesez-le, beaux cousins...

-- Pas de ça, Lisette, riposta Théodore, ahuri, — si j'ai compris, le métier serait dangereux, et je m'oppose... Plus de Didier, à bas la rhétorique !

Saturnin toussa... aussitôt un silence se fit. Le médecin jouissait d'une considération sans égale de cette auguste assemblée.

-- Florimond, votre ingénieux moyen me paraît dangereux.

En parlant de l'amour, vous avez oublié, dans vos éloquentes périodes, de nommer son plus terrible ennemi qu'on appelle le Temps. Laissons écouler les jours, croyez-moi, mes amis, — et voyageons.

Que l'un de nous affirme demain que Didier est parti pour... Toulon, par exemple, — Marie le voudra suivre, et nous suivrons Marie. Alors, toujours, quand nous mettrons le pied dans une ville, par un perfide, un infernal hasard, Didier sera parti pour une autre, — nous le dirons du moins.

Et de la sorte, dussions-nous faire le tour du monde, commencera un délicieux voyage, au cours duquel, dans nos rivalités loyales, tous pourront développer, faire apprécier leurs charmes naturels et préparer l'avenir. Et, sachez-le, dans la variété des paysages, le pittoresque et la couleur des villes parcourues et des gens rencontrés, l'esprit occupé de nos soins attentifs, peu à peu, comme tous les femmes, surtout les jeunes, Marie se desmèrera de l'idée fixe qui la hante.

Elle oubliera, lentement, mais sûrement, heure par heure, jour par jour, mois par mois. A la longue, son cœur deviendra libre... heureux celui de nous qui saura le recueillir...

Tout est doux, paisible, lénitif, hygiénique dans ce que je vous propose, conforme à la morale, à la bonne santé...

Autre point.

Marie manque de tout. En ménageant sa fiabilité virginale, nous devons la combler de cadeaux, sous d'honorables prétextes ; chaque jour, nous trouverons des occasions rares, et rien de nos présents ne coûtera jamais rien... bagatelle !

Mais il est interdit à Jean de vouloir faire plus que Pierre, nous serons également généreux — car l'argent est l'âme des sots — et, d'ailleurs, nous sommes tous riches.

Je vous écoute à présent.

A l'unanimité, le docteur Saturnin Dubois fut déclaré maître en bons avis et sages discours ; ses propositions générales furent agréées dans un chœur laudatif de murmures soumis.

Le lendemain matin, Marie, par Rigobert, apprenait à l'improviste que Didier avait été vu à Toulon ; si absurdemment que fut bâti ce conte pour les nourrices, elle y crut, et voulut partir.

Et l'on partit.

## CHAPITRE VII

La cour d'amour. — Où Théodore devient poète et Florimond bourgeois. — Antony continue à être fort. — Histoire de brigands.



travers la vie, à travers le monde, la promenade amoureuse et gaillarde commença.

Tous, pour plaire à une, l'unique, étudiaient, éprouvaient leur être ordinaire, renfonçaient leurs défauts, vernissaient leurs qualités, et se faisaient des hommes tout neufs.

Il n'y a pas que les paons qui s'essayaient à la roue.

Mais la concurrence loyale restait à l'ordre du jour, c'était le mot de consigne, et l'accaparement demeurait chose interdite : les personnelles parades se succédaient donc — une, deux, trois, quatre, cinq — avec des en avant intimes, des effusions diverses du plus joyeux effet.

Hélas ! des observateurs non prévenus manquaient à cette fête.

Chacun avait son heure fixée d'épanchement tendre, de soins professionnels ; mais l'heure expirée... silence, rentrez dans le rang !... à qui le tour ?

Sous prétexte de gagner du temps (que les hommes sont préfidés !) de Marseille à Toulon la route fut franchie en voiture ; le chemin de fer, pour l'exigence de ses tracés, des courbes et des côtes, fait tant de lacets, de détours, en vérité... ..

Puis en voiture on est seul, ce qui pour cette fois veut dire six, mais, enfin, ce n'est pas tout le monde ; et le bercement et la longueur des chemins portent à la mélancolie, cette sœur de la tendresse.

L'extase des paysages prédispose le cœur ; et quelle occasion, quel prétexte à phrases bien senties, indiquant de belles âmes !...

Route, chariot de Thespis car tous sont comédiens...

Tout au bord de la mer s'en va la route blanche, à travers des plans tortueux d'oliviers sauvages, transpercés de lumière. Bleue, bleue, éternellement bleue, proche ou lointaine, dort comme un grand lac d'azur la Méditerranée.

Qui ne serait amoureux dans ce pays du songe le deviendrait bientôt, et de la première femme qui passe, un instant entrevue au tournant du chemin ; et, vite, il lui dirait les secrets de son cœur.

Cocher brun, et bavard volontiers, ne presse pas l'allure de ses petits chevaux basques ; si l'on n'arrive pas ce soir, on arrivera demain, et dormir sera doux dans des auberges de rencontre, à quelques pas seulement de la femme adorée.

Ainsi ruminait Théodore.

Théodore ?

— Oui, Théodore. C'est comme cela.

A présent, il dépassait Florimond dans l'échappée de son rêve, et son âme partait, dans un grand vol blanc mélancolique, au travers des radieux espaces où toute voix chante.

Florimond, au contraire, devenait odieusement bourgeois.

Il cherchait dans sa cervelle, coutumièrement inventive et féconde, le moyen détourné d'offrir à Marie, sans l'offenser (c'était l'écueil), tout ce qui lui manquait pour ce voyage qui finirait, nul ne savait quand.

Or, comme elle n'avait rien, il restait beaucoup à faire.

Et le poète raisonnait, discutait à part lui :

— Qu'est-ce qu'il faut à une femme ?

Des gants, des robes, des chapeaux, une montre, de la poudre de riz, des bottines, des dentelles, des bagues, des bracelets... Ah ! j'oubliais... du linge... et de la parfumerie...



Comment agir pour lui donner — convenablement — cet équipement complet ?

— Il faut que je trouve avant Toulon, répétait nerveusement Florimond, étranglé par l'angoisse, devant la pauvreté de son génie, pour la première fois pris au dépourvu.

A dix lieues environ de Marseille, un peu avant la Ciotat, brusquement, l'air fraîchit, la brise tournait à la bise ; le ciel, subitement troublé, devint gris de plomb, avec des franges de cuivre, et sembla se rapprocher de terre. La mer apparut terne, sans gloire, opprimée, avec des étirements préhiles, et les oiseaux blancs volaient bas, jetant un cri bref, d'alarme sans doute.

Un frisson aigu secoua les êtres et les choses.

La nature se fâchait.

Un grondement rageur parcourut l'horizon ; des lividités d'éclairs zébrèrent la nuit factice, et des gouttes larges tombèrent espacées.

Dans la voiture ouverte, une espèce de break, on s'inquiétait ; Théodore, retombé sur la terre, saisit son parapluie, orléaniquement. Marie aussitôt (elle était sa voisine) se pencha vers l'abri protecteur, et le bourgeois sentit dans sa poitrine les palpitations de la vingtième année.

Antony haussa les épaules, bravant l'orage.

Mais Saturnin par hygiène, Florimond par susceptibilité nerveuse, et Rigobert par une bonne peur toute simple, se seraient les uns aux autres, comme des moutons sous l'averse ; et, dans une même couverture étalée, confondaient leur désarroi et les tremoli de leurs jambes.

Ce fut une belle tempête.

La foudre sans relâche pétaradait aux nuées, tombait sur la montagne qui la renvoyait à la mer, et tous les échos de la terre et de l'eau, multipliant et grossissant les ondes sonores, se mirent à hurler la fin du monde.



Comme des fils d'acier sans mesure, la pluie rayait l'étendue, et la rafale essoufflée, furieuse, se roula, empêtrée dans des poussières d'eau aveuglantes, qui n'en finissaient plus.

L'équipage ruisselait ; le cocher, cinglé à la face, perdait la vue, et les chevaux affolés renâclèrent butés aux brancards, n'en voulant plus.

Le premier, Rigobert cria.

Un coup de tonnerre sec, immédiat après la lueur, l'avait fait bondir.

Antony l'appela poule mouillée !

— Poule, gémit l'avocat, poule, je ne sais pas... mais mouillé, j'en suis sûr !... Sacré temps !

Patatras ! brroum ! boum ! pssitt ! boum !

La canonnade céleste ne s'arrêtait pas. Le parapluie de Théodore fut cassé net.

— Docteur, dit Florimond à Saturnin, souffre-t-on à mourir foudroyé ?

— Ma foi, répliqua Saturnin, pris de mauvaise humeur, je n'en sais rien et n'en veux rien savoir ; au galop, cocher, pour l'amour de Dieu !

— Facile à dire, riposta l'homme aux guides, mes chevaux sont en folie, la falaise est à pic et la mer ne rend rien...

— Nous sommes perdus, murmura Marie, regrettant Levallois-Perret.

— Des bêtises, je suis là... grogna Antony.

Il sauta de la voiture, prit les chevaux aux mors, et, droit sous la douche, il s'en fut, menant tout, bêtes et gens, le poignet ferme, le torse fier, comme un bel écuyer des légendes.

Une fois de plus, on l'admira. "Accapareur !" grogna Théodore.

Enfin, en haut d'une cote, une auberge montra son toit hospitalier.

Une clameur de délivrance et des "Merci, mon Dieu!" saluèrent ce refuge.

L'unique robe de Marie était trempée à tordre.



On descendit en hâte, et l'on riait, le danger passé.

L'auberge avait mauvaise figure: un seul étage très noir, et des combles suspects.

A l'intérieur, une salle unique, des tables et des bancs de bois, et un comptoir poisseux, peu garni de bouteilles.

Aux murs, de vieilles images, racontant des bêtises. Au-dessus de la cheminée, trois fusils menaçaient.

Comme personnages, avant l'arrivée des nôtres, une vieille femme décharnée, la patronne.

Sa fille, une grande diablesse, moricaude et hardie, — puis quatre gars à moitié ivres, suant la canaille, brûlés de soleil ainsi que des romans, et plus déguenillés que des chercheurs de pain.



Insoucieux des étrangers, ils ne bougèrent pas quand pénétra la caravane.

Ni l'hôtesse ni sa fille ne montrèrent plus de bonne grâce.

Elles attendaient, l'air renfrogné.

— Jolie baraque... commença Saturnin.

— Il n'y pleut pas, c'est quelque chose, objectait Antony. Mesdames, du feu, un grand feu, et servez nous ce que vous avez...

En parlant, il jetait une pièce d'or qui sonna clair sur le zinc comptoir. Aussitôt, les quatre dépenaillés tournèrent la tête; déjà les deux femmes se précipitaient, piaillant dans un jatois sonore des phrases volubiles qu'on peut traduire ainsi:

— Hé! mes pauvres messieurs, ma bonne dame, nous n'avons pas grand choix, mais tout est à vous; du feu, de suite... les temps sont durs... et vivre est cher... et l'homme est mort.

L'homme? Ce devait être le mari de la vieille. Personne n'insista. En un clin d'œil, des fagots s'embranchèrent, égayant la salle obscure, et sur une des tables disjointes et boiteuses un repas s'improvisait: du jambon de Bayonne et du saucisson d'Arles, du pain d'orge et du vin noir.

Au dehors, il ventait, tonnait, giclait toujours.

Marie s'approcha de la cheminée flambante.

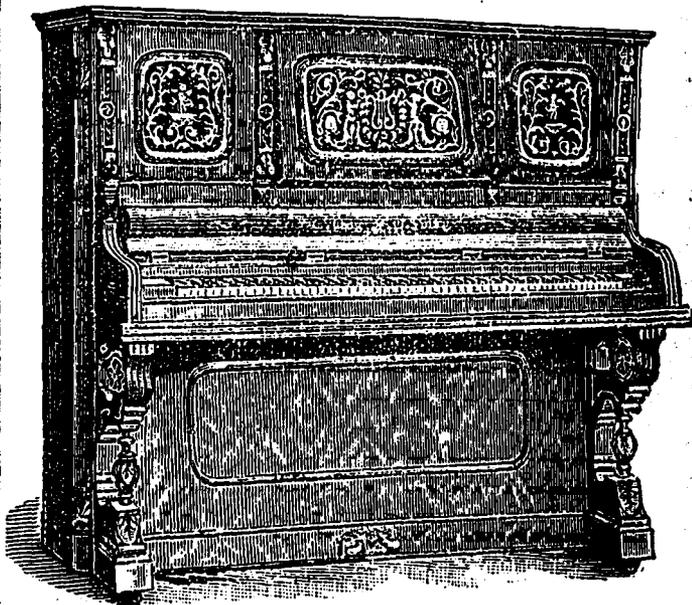
Elle grelottait dans sa pauvre robe d'étoffe légère, transpercée, imprégnée d'eau.

Elle tendit ses deux mains pâles sur les flammes, et, traversées par la lueur ardente, ces mains paraurent roses, avec du sang vif entre les doigts unis et sous les ongles.

## A L'EXPOSITION

Pour la première fois depuis sept ans, la ville de Montréal ouvre un concours aux industriels et aux agriculteurs de la province de Québec. Cette exposition, placée sous les ordres d'une société composée d'hommes pratiques, aura un succès retentissant qui portera au loin la réputation de nos grands industriels, et nous avons de bonnes raisons de croire que tous se feront un devoir d'y participer et de contribuer par ce moyen au développement de nos manufactures et à l'agrandissement de notre pays.

Parmi les industriels qui se sont empressés de choisir un espace convenable pour exposer leurs produits, signalons M. Thomas F. G. Foisy, le plus grand fabricant de pianos dans toute la province de Québec. Cet industriel a obtenu des administrateurs de l'Exposition l'espace le mieux approprié et le plus convenable, pour placer ses instruments. Il a retenu la rotonde dans la bâtisse principale de l'exposition. Cet endroit est certainement le meilleur qu'il pouvait choisir, et, de fait, M. Foisy n'aurait pas exposé du tout si on ne lui avait pas concédé cet espace.



La rotonde peut aisément contenir de huit à douze instruments, et M. Foisy y mettra des pianos en racine de sycamore, en chêne hongrois, en bois d'olivier, en tuya, en noyer noir, en acajou, en bois de rose et en frêne de Sibérie. Tout en fabriquant une caisse de piano qui ne le cède en rien à celle des instruments importés, M. Foisy ne néglige pas l'action, et la qualité de son des pianos qu'il fabrique compare avantageusement avec celle des pianos étrangers.

Nos pianistes les plus distingués ont été invités à se faire entendre durant toute la durée de l'Exposition, du 17 au 25 septembre, et nous n'avons aucun doute que la rotonde de la bâtisse principale sera le plus grand centre d'attraction de l'exhibition.

M. Foisy invite spécialement tous les marchands et agents de pianos, et tous ceux qui entreront à l'exposition, à se rendre à la rotonde, où des employés courtois se tiendront à la disposition du public pour donner tous les renseignements désirables.

Des prix spéciaux seront faits à tous les marchands et agents de pianos.

L'exposition sera ouverte du 17 au 25 septembre.

Une action a été intentée contre M. Thos. F. G. Foisy par la municipalité de Ste-Thérèse de Blainville, parcequ'il avait transporté sa fabrique à Montréal après avoir accepté un bonus de \$1000 de la municipalité. A cette action M. Foisy a répondu par l'entremise de ses avocats. Il prétend qu'il a été sujet à des tracasseries sans nombre de la part des électeurs. On est allé même jusqu'à laisser s'implanter une manufacture rivale, et c'est ce qui a décidé M. Foisy à se transporter à Montréal. La cause est maintenant devant les cours, et il serait mportant d'entrer dans le mérite de la question à l'heure actuelle.

Si vous êtes réellement amateur d'une tasse de bon **THÉ** ou d'excellent **CAPÉ**  
Approvisionnez-vous chez

**EDMOND & BELHUMEUR,**

NO. 111 RUE SAINT-LAURENT.  
Brisse DRAPÉAU & SAVIENAG.

**TRUDEL & DEMERS**

—LIBRAIRES, PAPETIERS—  
Fournitures de Bureau.  
1611 RUE NOTRE-DAME,  
**MONTREAL.**

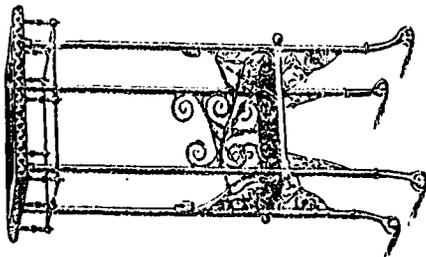
**RENAUD, KING & PATTERSON**

652 RUE CRAIG,

FABRICANTS DE

Meubles de Fantaisie et de Gout.

Meubles de toutes sortes  
faits sur commandes, aussi en  
main un immense stock de meub-  
les de toutes sortes à des prix  
très modérés.



EDITEUR ET **EDMOND HARDY** IMPORTATEUR

Musique en feuilles, Partition, Recueils de Melodies et Chansons,  
1615 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

NOUVEAUTES MUSICALES,

MUSIQUE VOCALE.

MUSIQUE POUR PIANO.

Valse des Papillons (Vandergeten) ... 60 cts.  
La même à deux voix ... 60 "  
Santigo, Valse espagnole, (Corbin) pour  
soprano ou ténor ... 60 "  
Poème des Souvenirs, recueil de 10 jolies  
melodies pour chant et piano par E.  
Weber. .... \$1.00

Au Bonnet, (Godeard) ... 60 cts  
Les Voix de la Cathédrale, Fantaisie,  
(Frisque) ... 60 "  
Valse au Ballet Michel Strogoff (Gro-  
ghini) ... 50 "  
Rosaïgnol et Fanvette, masurka de con-  
cert, (Labaye) ... 75 "

Et vente chez EDMOND HARDY, marchand et agent au Canada pour la célèbre maison Mahillon de Londres et Bruxelles. 1615, N.-Dame, Montréal.

Importateur de Musique et d'Instruments. Seul  
Londres et Bruxelles. 1615, N.-Dame, Montréal.

**LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC**  
AUTORISÉE PAR LA LÉGISLATURE

Tirages 2 et 16 SEPTEMBRE 1891

3134 LOTS

VALANT \$52,740.00

GROS LOTS

VALANT \$15,000.00

NOMENCLATURE DES LOTS

1 Lot valant	\$15,000.00	\$15,000.00
" "	5,000.00	5,000.00
" "	2,500.00	2,500.00
1 " "	1,250.00	1,250.00
2 Lots	500.00	1,000.00
5 " "	250.00	1,250.00
25 " "	50.00	1,250.00
100 " "	25.00	2,500.00
200 " "	15.00	3,000.00
500 " "	10.00	5,000.00

LOTS APPROXIMATIFS

100 Lots valant	\$25.00	\$2,500.00
100 " "	15.00	1,500.00
100 " "	10.00	1,000.00
100 " "	5.00	500.00
100 " "	5.00	500.00
Lots valant		\$15,740.00

S. E. LEFEBVE, Gerant,  
St. rue St-Jacques, Montréal, Canada,

Demandez les circulaires.

**F. ED. MELOCHE**

Amateur élève de M. N. BOURASSA, et  
professeur à l'École des Arts  
**ARTISTE - PEINTRE,**  
Decorations d'édifices publics : religieux et civils.  
Résidence : 43 rue des Allemands.  
Ateliers : 7 RUE STE-JULIE.

**L. N. MILLER & Cie.**

Agents Generaux,  
184 RUE ST. JEAN, QUEBEC.  
Messieurs MILLER & CIE. se chargeront de  
la perception de toutes les dettes qu'on voudra  
bien leur confier à Québec et dans les environs.  
Ils fourniront les meilleures références aux  
manufacturiers et autres personnes qui voudront  
bien les honorer de leur confiance.

**LUCIEN FAMELART**

TAXIDERMIST DE PARIS  
539 RUE ST. URBAIN, MONTREAL

LECONS DE TAXIDERMIE  
Montage d'Oiseaux, Animaux, Reptiles et Pola-  
rons, Trophées de chasse, Montage de Bois de  
Céris, de Chavreuil, de Caribou, d'Orignaux,  
etc., Oiseaux pour Modes, Panoplies pour Salon,  
Préparation et entretien de Collections pour  
Musées Scolaires.

**ARCHAMBAULT**

Photographie Artistique  
1662 RUE NOTRE-DAME,  
MONTREAL.  
Spécialité de portraits grandeur nature au pastel  
et crayon.

**Dr. J. G. A. GENDREAU**  
CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE SAINT-LAURENT.  
Extraction de dents sans douleurs. Dentiers  
faits d'après les procédés les plus nouveaux.  
Telephone Bell 2818.

**J. A. DUQUETTE**  
PROFESSEUR DE VIOLON

184 RUE ST. CONSTANT,  
MONTREAL.  
M. DUQUETTE donne des leçons de violon,  
de solfège, d'accompagnement et de man-  
doline.

**J. V. THEORET**  
AGENT D'ASSURANCE

FEU, VIE ET ACCIDENTS.  
ARGENT PRÊTÉ SUR IMMEUBLES.  
PROPRIETES A VENDRE  
349-RUE DELISLE-349  
MONTREAL.



**GEORGE VIOLLETTI**  
Fabricant et Importateur d'Instruments de Musique  
Rues à vendre et réparations de toutes sortes.  
1635 rue Notre-Dame, MONTREAL.

**A. J. H. ST. DENIS, L.L.B.,**

NOTAIRE.  
No. 62 RUE ST. JACQUES,  
MONTREAL.  
Bell Telephone 9027.

ARGENT A PRETER  
à 5, 5 et 6 pour cent.  
A. FILIATRAULT,  
312 RUE CRAIG, MONTREAL